Une parole

par le Dr Ṭāhā Ḥusayn

Un écrivain français célèbre se rendit un jour dans l'une de ces villes luxueuses où les riches affluent pendant l'été pour « prendre les eaux », afin de soigner les maux que le luxe engendre chez les privilégiés — ou du moins pour feindre de se soigner. Car il semble qu'un homme fortuné doive nécessairement souffrir d'un mal, fût-il léger : un malaise qui trouble son humeur, lui confère cette mine soucieuse propre à ceux dont la maladie vole le sommeil et empoisonne les jours, et le détourne des plaisirs de la vie, par excès de précaution envers lui-même. Il ne sied pas au riche d'afficher une santé éclatante, ni de s'agiter dans les affaires de la vie avec le sérieux laborieux des gens ordinaires. Pas davantage ne lui convient la joie simple ni la sérénité visible, car il risquerait alors de susciter l'envie et le désir chez ceux que la fortune a délaissés. Non, le riche a pour devoir moral d'avoir l'air préoccupé ; que son cœur soit lourd, son corps fragile ; qu'on le voie, et qu'on le plaigne — afin que l'on détourne son regard de ce luxe accablant et que l'on excuse son abondance.

Cet écrivain français était donc allé, cet été-là, dans une de ces stations opulentes des montagnes de France. Je ne sais s'il y allait pour se soigner, pour fuir la chaleur, ou pour y chercher un sujet de roman : car l'écrivain véritable trouve partout matière à création. Et celui-ci avait déjà peint bien des milieux : celui des misérables que la pauvreté corrompt ; celui des pauvres qui souffrent dans la dignité ; celui des ouvriers harassés ; celui des bourgeois frivoles et oisifs. Pourquoi n'aurait-il pas voulu décrire le monde du luxe — ce monde malade de son oisiveté, ou qui simule la maladie, qui passe ses journées dans un vide doré, et ses nuits dans la débauche, le vin, le jeu, ne regagnant ses lits qu'à l'aube, quand la nuit s'enfuit ?

À peine arrivé et témoin de cette société de privilégiés, il fut pris d'un profond dégoût. Il l'exprima dans un article publié par un magazine : parole brève, mais vive, qui irrita certains et fit rire beaucoup. Il confia à un ami :

« Il suffit de regarder le visage des riches pour savoir que Dieu Tout-Puissant méprise la richesse et le luxe au plus haut degré ; car sans ce mépris, Il n'aurait pas placé la fortune et l'opulence sur des visages aussi laids et disgracieux. »

Je ne sais si les visages des fortunés qu'il observait étaient vraiment aussi repoussants qu'il le disait. Mais cette phrase, en vérité, m'a fait beaucoup réfléchir. J'en ai ri, comme d'autres, mais elle a éveillé en moi de graves pensées. Peu m'importe que le visage du riche soit beau ou laid, avenant ou sévère : ce qui m'importe — et, j'en suis sûr, importait aussi à cet écrivain — c'est la conscience de ces hommes repus. Cette conscience, est-elle satisfaite ou tourmentée ? tranquille ou inquiète ? souriante ou sombre ? fatiguée ou en repos ?

Comment la conscience d'un homme libre peut-elle être en paix, lorsque celui qu'elle habite se noie dans le plaisir jusqu'à la ruine, tandis que tout autour de lui les hommes se noient dans la misère jusqu'à la mort ? Comment peut-elle être calme, lorsque son maître possède assez pour dépenser sans compter, alors que d'autres ne peuvent gagner assez pour vivre ? Comment peut-elle sourire, lorsque son maître jette à des futilités des sommes qui nourriraient tant de familles dont la nuit s'achève sans savoir comment affronter le jour ?

Et comment cette conscience pourrait-elle reposer, quand son maître ne connaît ni effort ni peine, tandis que les autres ignorent jusqu'à une seule journée sans fatigue, sans angoisse, sans sueur ? Quand trouveront-ils, ces pauvres, une heure de paix, une journée où le besoin les épargne, où le cœur se détend de la lutte ?

Non, la conscience de l'homme libre ne saurait goûter le calme ni la joie tant qu'elle voit, autour d'elle, des êtres privés de tout repos. Ces visages hideux que vit l'écrivain français ne pouvaient être hideux que par la laideur morale qui les habite.

Quel que soit le chemin qui mène à la richesse, celle-ci impose un devoir : celui de sentir au fond de soi le lien de solidarité humaine qui unit tous les hommes. Car ce sont les autres — les travailleurs, les humbles, les pauvres — qui font vivre le riche, qui protègent ses biens lorsque le danger survient. Les nations ne mobilisent pas seulement les riches quand l'ennemi approche ; elles appellent tous leurs fils capables de défendre la patrie. Et combien souvent les riches cherchent-ils à se soustraire à ce devoir qu'ils jugent trop lourd, alors que les pauvres y voient un honneur et une obligation !

L'État ne recrute pas parmi les nantis ceux qui gardent l'ordre et veillent sur la sécurité ; il les recrute parmi ceux que la pauvreté rend vigilants. Les terres, les usines, les commerces, les capitaux du riche — tout cela ne vit que du travail d'autrui, de ceux qui peinent pour que lui se repose, et qui se contentent du strict nécessaire.

Jamais je n'ai pris le train ou le bateau sans songer à ceux qui les conduisent. Jamais je n'ai goûté le confort d'un hôtel ou le calme de ma maison sans penser à ceux dont la peine m'offre ce repos. Ils travaillent pour ma sérénité ; ils peinent pour mon bien-être ; ils sourient pour adoucir mes heures.

Combien de fois avons-nous lu dans les livres, entendu des sages et des maîtres : « Les hommes ont besoin les uns des autres. » Mais combien peu d'entre nous laissent cette vérité descendre dans leur cœur ! Peu comprennent que la solidarité sociale n'est pas un luxe moral, mais une nécessité vitale. Et seuls ceux qui la vivent en actes et en pensée peuvent prétendre à une conscience pure.

Que le visage du riche soit charmant ou difforme, peu importe : sa conscience, elle, ne connaîtra ni paix ni pureté tant qu'il n'aura pas rendu aux hommes ce qu'il leur doit. Il doit semer la satisfaction avant de la goûter lui-même, offrir la joie avant d'en jouir, donner avant de posséder.

Tout cela me vint à l'esprit en lisant la phrase de cet écrivain français — et ma pensée alla plus loin encore, vers notre Révolution égyptienne : ce cri longtemps contenu du peuple, cette justice longtemps attendue, qui enfin prit sa route avec résolution et courage, sans hésitation ni crainte.

Et je me suis demandé : sera-t-il donné à moi, et à ceux qui ont réclamé la vraie solidarité sociale, de voir un jour l'Égypte devenir un pays où cette solidarité est pure, entière, sincère, exempte de ruse et d'hypocrisie ? Verrons-nous l'Égypte où l'État rend à chaque déshérité son droit sur chaque accapareur, à chaque faible son dû sur chaque fort, à chaque misérable sa part sur chaque comblé ?

Alors les consciences des riches seront apaisées, car ils auront donné ce que Dieu impose du bien qu'Il leur a confié. Ils dormiront tranquilles, leurs cœurs en paix, sans peur ni remords. Et les cœurs des fils d'Égypte seront exempts d'envie et de haine, car tous travailleront, et tous récolteront le fruit de leur labeur ; nul n'exploitera ni n'humiliera autrui. Ils vivront enfin comme Dieu l'a voulu : frères, unis par l'affection, gouvernés par la justice, abrités par la paix et la sécurité.

Si ce rêve se réalise, ce sera le plus doux des bonheurs ;
Mais s'il ne se réalise pas — nous aurons du moins vécu dans son espérance, et c'est déjà un bonheur.

— Ṭāhā Ḥusayn
Al-Balāgh, 4 septembre 1952